

Le compost : entre pratique écologique et nouvelles formes d'expression culturelle

Axe 4 Les relations aux savoirs locaux

Hélène Houdayer
 Université Paul-Valéry
 Route de Mende
 34090 Montpellier cedex 5
helene.houdayer@univ-montp3.fr
 laboratoire LERSEM, EA 4584

I Le cadre de l'expérience présentée

1 Le compost

Plusieurs formes de compostage sont pratiquées, mais ce qui caractérise le compost est, qu'il se présente comme un système de fertilisation des sols. L'objectif étant de maintenir ou d'augmenter l'humus présent dans les sols, et ce, de façon écologique.

Il est possible de distinguer plusieurs sortes de compost selon l'usage souhaité et les acteurs :

- le compost en biodynamie : il s'agit d'une préparation mêlant des éléments issus du règne végétal et animal. Le mélange est préparé dans une fosse ou en tas, fermente, grâce à un processus d'aérobic (présence de l'air qui aide à la transformation des matières organiques) et par l'action de micro-organismes.
- Le compost en viticulture : il vise à améliorer les propriétés physiques, chimiques et biologiques des sols.
- le compostage traditionnel des déchets organiques, lié principalement aux restes ménagers. Il est effectué par le particulier ou par les collectivités (citons l'entreprise Demeter).
- le compost dit « fermier », mélange traditionnel des effluents liés à l'élevage d'animaux.

Dans notre cas le compost ne répond pas à des critères techniques ou rationnels, relatifs à une sélection précise de matériaux, tels choix d'herbes ou de fumier, dosage savant, pouvant être valorisé sous forme de produit fini proposé à la vente ; ou bien servant directement l'exploitant agricole. Il correspond à un processus d'expérimentation individuelle et collective, dans tous les cas partagé entre plusieurs acteurs, à partir d'un seul matériau : le crottin de cheval, mélangé à des végétaux variables selon les acteurs. Sa vocation demeure l'enrichissement du sol.

Il s'agit à proprement parlé d'une expérience. Nous faisons ici référence à l'idée d'expérience telle qu'elle est proposée par Geertz¹.

« Un concept proche de l'expérience est, en gros, un concept dont quelqu'un – un patient, un sujet, dans notre cas un informateur- pourrait lui-même naturellement et sans effort se servir pour définir ce que lui ou ses compagnons voient, pensent, sentent, imaginent, et ainsi de suite, et qu'il comprendrait facilement quand ce concept serait appliqué par d'autres de la même façon. Un concept éloigné de l'expérience est celui que les spécialistes d'une sorte ou d'une autre – un analyste, un expérimentateur, un ethnographe, un prêtre même ou un idéologue – emploient pour présenter leur objectif scientifique, philosophique ou pratique.

¹ Clifford C. Geertz, *Savoir Local savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, PUF, 2012 (1986).

"L'amour" est un concept proche de "l'expérience", la "cathexis de l'objet" en est un éloigné de l'expérience ».²

Nous nous attacherons donc au cours de ce texte à percevoir comment se fixe le sens du compostage. Nous verrons que l'émotion est au cœur de la réflexion. Par ailleurs la question du symbolique permet de ne plus relier le comportement à ses déterminants, comme il est courant de le faire en sociologie, mais de relier l'action directement à son sens.

2 Les acteurs rencontrés

Le point de départ de notre étude commence au début du processus de compostage : là où le matériau est prélevé, dans la fosse à purin d'un centre équestre qui propose gratuitement son fumier.

Nous y avons rencontré trois catégories d'acteurs qui sélectionnent différemment le matériau.

1/ les viticulteurs en agriculture biologique, qui entreposent directement une benne sur les lieux. Une fois remplie, son contenu est épandu directement entre les vignes.

2/ les professionnels du jardinage : paysagistes, pépiniéristes et professionnels de l'entretien des jardins prélèvent dans la fosse, un mélange issu des urines, des crottins et litières accumulées.

3/ les particuliers cultivant des légumes dans leurs jardins privés ou partagés. Ces derniers se servent soit dans la fosse, soit directement dans les près lorsqu'ils souhaitent du matériau « pur ». Chacun opère son mélange dans son jardin ou dans un coin, laisse un temps de fermentation, épand plus ou moins, etc.

C'est cette dernière catégorie d'acteurs sur laquelle nous avons porté notre attention. La première a d'ailleurs disparu à ce jour, puisque, victime de son succès, le purin vient à manquer et les acteurs professionnels ne sont pas les bienvenus, accusés de tout emporter avec leur remorque. Quant à la benne, désemplie au fur et à mesure qu'elle était remplie, a fini par être retirée par les viticulteurs, faute de matériau.

II Quels intérêts ?

Avant de proposer une réflexion plus sociologique, divers intérêts liés à ce compost peuvent être relevés :

1/ Une réponse à la problématique des déchets

Les animaux, en particulier lorsqu'ils sont nombreux, représentent une source de pollution. Avec les chevaux il ne s'agit pourtant pas de problématiques liées à la pollution : les émissions de gaz à effet de serre sont insignifiantes (pas de production de méthane comme chez les ruminants). Quant aux pâtures, elles sont souvent en alternance. Subsiste la consommation d'eau, et les compléments nutritionnels apportés à côté du fourrage. Mais il ne s'agit absolument pas d'une concentration d'animaux, telle que celle rencontrée dans les filières industrielles, ni des bâtiments associés. Le seul problème réside dans l'élimination du purin, notamment en raison des infiltrations. La législation en vigueur, notamment liée aux règles sanitaires dans les centres équestres et les élevages de chevaux, impose la fosse à purin afin que les urines et déjections ne s'infiltrent pas dans le sol et ne polluent les nappes phréatiques. Cette fosse répond à des exigences normées sur lesquelles nous ne nous étendrons pas (m³ par cheval, taille, inclinaison, étanchéité). Le crottin de cheval est assez volumineux, il sèche vite. Le fumier de cheval a un pouvoir méthanogène. De sorte qu'il pourrait être valorisé au sein d'unités de méthanisation. Cependant il n'existe pas de telles

² *Ibid.*, p. 81.

usines à proximité de notre lieu de recherche. Par ailleurs, le fumier de cheval brut étant considéré comme un déchet, il est donc interdit par la réglementation de le brûler³. Les déchets, malgré la présence de la fosse doivent pourtant être évacués assez rapidement, en raison de certaines nuisances incontestables : odeurs et insectes en particulier.

Utiliser le fumier de cheval en le prélevant directement à la source permet d'éliminer rapidement ce déchet, tout en faisant la joie des acteurs que nous avons rencontrés. Le fumier de cheval n'est alors plus du tout référencé comme un déchet, par l'imaginaire de nos acteurs, mais il constitue une ressource matérielle : il est un fertilisant naturel, économique et gratuit répondant à une problématique du développement durable. Mais il est également une ressource sociale car les acteurs présents dans cette fosse révèlent les tenants de la socialité.

2/ Une source de renouveau

Le compostage, tel que nous l'avons étudié, se présente comme une manière de participer au développement durable et plus généralement à la problématique écologique. L'enjeu est relatif à la culture biologique des légumes, ainsi qu'au souci plus général de son environnement. Dans ce cadre le local a partie liée avec le global.

Nous avons observé comment le potager issu du fumier de cheval répond auprès des acteurs rencontrés aux problématiques environnementales. Pour ces derniers leurs légumes sont plus « bio que bio », ou encore ils sont qualifiés de « vrai bio ». Nos jardiniers ont intégré le discours autour du biologique à partir de la matière organique : le fumier étant l'élément principal autour duquel s'agrègent des copeaux de bois, de la paille mélangée, un temps de repos illustrant par ailleurs l'idée de rythme et de cycle, que l'on retrouve dans la tradition paysanne.

Le renouveau est en fait le retour de l'ancien. Ce ne sont pas des acteurs engagés, ni militants, que nous avons rencontrés, mais des personnes convaincues par l'expérience agricole et sociale qu'elles vivent.

3/ Une pensée par le milieu

Nous faisons référence ici à la pensée d'Augustin Berque⁴ et à la mésologie.

Traditionnellement le mot « milieu » est synonyme d'environnement. La mésologie ne l'envisage pourtant pas ainsi : en transformant son environnement, une société se transforme elle-même, et ce faisant, crée un nouveau milieu, c'est-à-dire une nouvelle relation entre le milieu et son environnement.

Nous proposons donc ici une phénoménologie de type herméneutique : comment un certain monde apparaît à ceux qui en relèvent. Nous utilisons une sociologie compréhensive⁵ afin d'atteindre le sens visé par les acteurs rencontrés.

Augustin Berque, s'inspirant de Watsuji, indique que notre existence relève d'une médiance articulée autour de deux dimensions dynamiques :

- la moitié individuelle : les humains avec leur environnement (inclus les non-humains)
- la moitié relationnelle : les humains entre eux

la médiance est le résultat de 3 phénomènes :

- 1 la technique qui a conduit à une anthropisation de l'environnement
- 2 le symbole qui a permis une humanisation de l'environnement
- 3 leur rétroaction qui a conduit l'homme à l'hominisation.

³ Le fumier de cheval doit obtenir le statut de « produit homologué » et non plus « déchet » pour être utilisé et commercialisé comme combustible

⁴ Augustin Berque, *La mésologie*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2014.

⁵ Max Weber, *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965.

De cette manière nous pouvons inscrire notre corps social dans l'environnement et son écosystème. Ce milieu est un trajet perpétuel, que l'on retrouve théorisé chez Gilbert Durand⁶ à travers le concept de « trajet anthropologique » entre l'individuel et le collectif, le naturel et le culturel, l'objectif et le subjectif, ou il n'existe encore ni sujet ni objet et par conséquent où la frontière est laissée libre.

La réalité qui nous entoure est donc trajectrice car elle n'est jamais constituée d'objets en soi mais de choses qui nous offrent des « prises », sur lesquelles nous pouvons avoir une influence, mais qui possèdent aussi leurs propres contraintes.

Cette idée de prise constitue un élément méthodologique que nous retrouvons dans la sociologie pragmatique proposée notamment par Francis Chateauraynaud.

De sorte que nous faisons l'hypothèse que les acteurs que nous avons rencontrés, les jardiniers, sont aux prises avec leur milieu par l'intermédiaire du compost.

L'idée de prise peut être analysée comme produit d'une interprétation (une construction mentale) : les protagonistes sont habités par une vision du monde qui structure leur perception elle-même organisée en schèmes (regard et lecture notamment).

La prise est aussi un mode de connexion entre les corps (empirisme) sur laquelle nous reviendrons.

Elle se présente telle une rencontre entre un dispositif porté par des personnes engagées dans des épreuves et un réseau de corps fournissant des saillances, des plis⁷.

Dans le cas du compost, il existe bien une relation entre les hommes et les choses qui constitue une prise sur leur environnement. Dit autrement le compostage est une manière de s'ancrer physiquement et mentalement dans la réalité écologique, sanitaire et sociale des problématiques environnementales.

Le concept de prise nous permet de voir comment les acteurs mettent en avant des formes de connaissances, ancrées dans le milieu, qui leur permettent d'agir en retour.

De sorte que le compost constitue un excellent chaînon opérant le trajet entre l'homme et les éco-systèmes.

III Entre savoirs et pratiques

Dans l'expérience ordinaire, le monde se confond avec l'évidence, et il n'est pas besoin de preuves⁸.

Husserl et les phénoménologues cherchent à élucider les sources de la conscience et de l'expérience quotidienne en usant de rapports d'évidence.

En sociologie les états de conscience sont moins pertinents que les représentations sociales par lesquelles les personnes parviennent à accorder leurs actions réciproques.

L'idée de représentation nous vient de Durkheim : les individus sont liés par des contraintes collectives dépassant les consciences individuelles. Il s'agit alors pour le sociologue d'objectiver ces représentations afin de proposer une forme d'économie de la perception. « Dès lors que les choses sont pris en charge socialement, nos manières de les percevoir seraient façonnées, orientées, normalisées, pour ainsi dire de l'extérieur »⁹. C'est ainsi que la problématique environnementale et écologique s'offre à notre regard, via les labels, les documentaires télévisés, le tri de nos déchets. Pourtant certains phénomènes nécessitent d'être

⁶ Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1964.

⁷ Christian Bessy et Francis Chateauraynaud, *Experts et faussaires, pour une sociologie de la perception*, Paris, Edition Petra, 2014, p. 295.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 20.

testés, de manière empirique, afin d'être compris et intégrés socialement. Cela leur donne un sens pratique car vécu de l'intérieur par chaque acteur, qui peut dès lors partager son expérience et le savoir-faire en résultant.

On ne peut percevoir sans représentation. La représentation commune permet la perception.

Une des représentations majeures que nous avons rencontrées, liée à l'exemple du compostage, est celle de l'authenticité.

1 L'authenticité

La quête d'authenticité passe par un long travail sur les gestes, les combinaisons de matériaux, les conditions de fabrication qui ont permis de parvenir à un produit fini associé à des actes. Ce sont dans les routines consistant à mélanger le fumier au sol, que se révèle une relation au monde d'abord intime, puis qui s'élargit au groupe.

Il n'existerait rien de « plus vrai » que le travail de la terre. Il permet de lier les gestes de la culture à leur tenant : des légumes bons parce qu'ils ont été cultivés dans un cadre juste, sans tricherie. Les propriétés des légumes permettent de passer les frontières entre la nature et la culture. Il s'agit d'une perception à distance (globale) mais s'inspirant d'une perception rapprochée (le corps à corps établi en quelque sorte entre la pratique du sol, son entretien, la plantation d'une graine que l'on a vu pousser, que l'on a entretenu à même les mains pour finalement la ramasser). Cette mobilisation de la terre par les sens, laisse émerger les propriétés des légumes. La philosophie de la perception de Merleau-Ponty¹⁰ fait jouer au corps un rôle central. Elle établit la jonction entre la réalité matérielle, objective, et l'élaboration de l'expérience vécue, phénoménale. Notons ici la part du primat de la perception sur la pensée. Le corps est un véhicule qui permet de se joindre à un milieu, de s'y confronter et de s'y engager (« l'être au monde »). De sorte que le raisonnement qui nous est livré, implique le toucher, l'ouïe, le regard et le sentiment de la présence des autres.

Ces deniers sont les garants de l'authenticité : ils peuvent certifier le mode de culture et attester de la qualité produite.

C'est d'ailleurs cela qui pousse aujourd'hui chacun vers la fosse à fumier.

Les perceptions de l'authenticité sont donc fondées sur un rapport intime à la terre, pratiquée, en tant qu'expérience individuelle, mais aussi collective dans la mesure où la communauté des jardiniers s'agrandit par la prise de conscience de sa justesse.

Nous retrouvons une forme d'expertise que l'on peut théoriser à partir du modèle de compétence suivant :

- trouver de bonnes médiations
- rassembler des matériaux
- s'attacher à des modes de perception
- découvrir des réseaux de personnes et d'objets organisés en collectifs
- des conventions désignant des raisonnements telle celui de l'authenticité.

C'est ce que Chateauraynaud nomme « une prise d'expertise ».

Certains des acteurs que nous avons rencontrés, peuvent être considérés comme des experts : ils ont su incorporer des techniques (le compostage), des habitudes et des réflexes liées à leurs cultures potagères, permettant aux représentations du biologique de circuler, par le jeu du langage autour de l'authentique. Ces experts du potager rassemblent une communauté d'acteurs autour de la fosse. Leur présence est fondamentale, afin qu'ils puissent objectiver leur production de légumes comme étant authentique. Ils connectent leurs attentes à une représentation. Le jugement d'authenticité génère la « montée en objectivité » : par leur présence et la pratique, ces acteurs sont désormais capables de proposer un savoir pratique

¹⁰ Maurice Merleau-Ponty, *La Phénoménologie de la perception*, Paris, NRF, Gallimard, 1945.

mais aussi une compréhension partagée, notamment celle concernant une acceptation du biologique et de l'écologique produisant de « très bons résultats ».

Les interactions dirigées par la recherche d'authenticité permettent de présenter le compost comme un savoir local, ancré dans une pratique attachée à un milieu précis, celui des jardiniers dans le contexte expérimental de la fosse.

Cette présence a été théorisée par Anthony Giddens en sociologie à travers l'idée de « co-présence », et par Michel Lussault en géographie.

Chez Michel Lussault¹¹ différentes réalités sont observables à partir d'une relation de proximité :

- une première forme de co-présence nous est signalée par le « contact physique ». Il est caractérisé par la proximité topographique. Deux réalités se touchent sans médiation. De sorte qu'il engendre le développement d'interfaces et d'emboîtements permettant de joindre les réalités. L'objectif est d'être relié à, et non pas à côté de (comme avec le téléphone portable). Dans notre cas la première réalité est celle du fumier.
- Une seconde forme de co-présence est dite « médiée ». Il s'agit de la proximité topologique (cospatilité) par la médiation d'un réseau. Les protagonistes ont appris à se connaître autour des jardins partagés où ils échangent un certain nombre de savoirs. D'abord où se procurer un bon fumier, gratuit, facile d'accès ? Comment pratiquer le compost de manière à avoir des légumes aussi beaux et goûteux que ceux du voisin ? Vient ensuite une série d'échanges de services de manière amicale : pendant que certains ramassent le fumier, d'autres bêchent dans le jardin, d'autres cuisinent ; certains échangent leurs recettes.

Dans notre enquête le réseau s'est constitué autour du lieu du compost. L'information a circulé très vite et s'est étendue à l'ensemble des jardiniers des environs.

Chez Anthony Giddens, « Les caractéristiques sociales de la co-présence s'ancrent dans la spatialité du corps, dans l'orientation vers les autres et dans le soi et ses expériences »¹².

Le visage est la partie dominante du corps, il n'est pas que lié à la parole, mais viennent s'y greffer l'expérience, le sentiment et l'intention. La co-présence concerne le sentiment d'être perçu et de se percevoir via les autres. Cela nécessite l'alliance entre le temps et l'espace¹³. Ainsi le savoir-faire autour du compost implique de passer du temps auprès des autres jardiniers, de les observer, de les écouter, mais aussi de laisser au compost un temps de fermentation, dans un espace dédié, souvent un endroit du potager.

Ce que nous souhaitons souligner c'est l'importance du social dans ses pratiques anodines. Derrière le compost, il est possible d'observer les manifestations du vivre-ensemble. Il s'agit d'une activité de découverte et d'expérience de soi. La curiosité et l'envie de cultiver ses propres légumes mènent les gens à se questionner, et à venir prélever leur fumier. Au cours des conversations, l'idée d'un engrais naturel, fait-soi-même, de manière simple, conduit chacun à éprouver dans son corps puis dans sa chair par l'intermédiaire du sol puis du légume cultivé et mangé, la problématique écologique : pour un produit purement local, biologique, associé à une hygiène de vie, un souci de soi qui trouve une résonance dans le souci des autres et plus largement de l'environnement. La co-présence permet aux individus de s'accorder.

¹¹ Michel Lussault, *L'Avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Paris, Seuil, 2013.

¹² Anthony Giddens, *La Constitution de la société*, Paris, PUF, Quadrige, traduit de l'anglais par Michel Audet, (1987), 2005, p. 113.

¹³ Les personnes se positionnent par rapport aux trois dimensions de la temporalité : la co-présence, le mouvement du corps, l'espace.

Formée en communauté, ces jardiniers fondent leurs relations sur les nombreux liens élaborés à partir des détails de la vie quotidienne. Du voisin à son potager, de la fosse à sa table. Cela n'a rien d'anodin car c'est l'intérêt et l'habileté des jardiniers à produire des légumes de qualité, qui est le moteur de l'action et des sentiments liés.

Ici on accède aux connaissances en fonction de son positionnement face à la fosse (jardiniers particuliers ou professionnels). Certaines connaissances ne se discutent pas (par exemple il faut laisser reposer le fumier par tradition). Dans notre cas les retraités et les jardiniers les plus anciens ont toute leur légitimité.

Nous avons là une forme d'esprit pratique et simple qui évoque la sagesse du familier et du sens commun, dans son sens noble.

« Quand nous disons de quelqu'un qu'il montre du sens commun, nous voulons suggérer plus que le fait qu'il se sert de ses yeux et de ses oreilles : il les garde ouverts, comme on dit, les emploie de façon judicieuses, intelligente, perspicace, réfléchie ou qui s'y efforce, et qu'il est capable de se tirer des problèmes ordinaires d'une façon ordinaire avec quelque efficacité »¹⁴.

Nous voudrions maintenant continuer à pousser l'analyse en traitant de cet « art de la prise ».

2 L'art de la « prise experte »

Les représentations seules ne suffisent pas, il faut y rajouter les corps, les instruments, les matériaux. Pour que la culture biologique prenne tout son sens, il faut qu'elle soit ancrée dans la pratique du compostage, et pas seulement d'un point de vue théorique mais réellement mise en pratique. De sorte que le biologique est testé, pourrait-on dire par l'intermédiaire des gestes qui l'accompagnent, et lié à un ensemble de perceptions.

Le fumier tel que nous l'avons saisi se présente aux jardiniers de construction¹⁵ d'un déchet en ressource :

- un objet-matière mis à l'épreuve par le travail du sol et les résultats attendus : de beaux légumes
- un objet-réseau : le fumier circule et relie les acteurs en s'incorporant aux relations sociales. L'information sur ses qualités circule et permet d'étendre le champ des représentations du biologique.
- Un objet-perçu : l'expérience phénoménologique d'un sujet aux prises avec une culture. L'expérience de la culture bio passe par l'épreuve du compost et sa mise en sensibilité, créant un espace de discussion
- Un objet-défini : le langage autour de l'authenticité devient un médiateur décisif permettant de définir ce qu'est un aliment produit de manière biologique, sans le recours à des labels.

La question des frontières entre nature et culture n'a plus lieu d'être, car les perceptions issues de la nature se transforment en savoir incorporé dans la culture.

Le potager devient une passion, il dégage des sentiments et des modes de raisonnement. Par exemple il ne s'agit plus de récupérer du fumier mais d'envisager un compost à long terme : veiller à un matériau disponible, le stocker, le traiter, faire des réserves. Nous sommes face à un « acteur situé », c'est-à-dire ancré dans une pratique physiquement, mais aussi mentalement, ce qui le pousse à l'action.

¹⁴ Clifford C. Geertz, *op. cit.*, p. 109.

¹⁵ Francis Chateauraynaud, *Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistique sociologique*, Paris, éditions Pétra, 2011.

Nous concevons la fosse à fumier comme un point d'appui fourni par l'environnement, ce que Gibson propose de nommer des « affordances »,¹⁶ afin d'insister sur l'idée que nous dépendons de notre environnement dans la perception des situations. Nous agissons en tant qu'être animé, c'est-à-dire capable de sentir et d'agir. À propos de la perception écologique du monde, il faut s'intéresser à la manière dont, par exemple, dans les études de l'auteur, un animal se comporte. Cela est fonction de son cadre, de sa taille, de son espèce, toute chose relative à un milieu se modifiant simplement en fonction de celui qui y vit et s'y meut. Mais il s'agit là d'une approche psychologique à laquelle nous devons lier le jeu des représentations. L'enjeu pour nous réside bien dans les interactions et les savoirs locaux mobilisés.

Les acteurs rencontrés ont développé de relations d'évidence et de vérité face à leur production. « Les personnes développent des expertises parce qu'elles sont à la fois capables de se dépasser avec aisance dans un univers familier, de recourir à une critique instrumentée et de se laisser guider par des sensations dont elles placent l'origine dans des états du monde que tout un chacun doit pouvoir éprouver lorsqu'il est en présence ».¹⁷

Nous avons étudié les gestes et le langage fixant l'accord sensations évaluations. Les individus sont aux prises avec leur environnement de telle manière que le savoir mis en œuvre fait ressurgir le débat naturel-artificiel (cf. la réflexion autour de l'authentique). Le travail autour du compost crée un rapport naturel au monde et assure les interactions nécessaires à la propagation de ce savoir.

Les jardiniers du potager ont la mémoire de ce qu'ils produisent, ils sont conscients et attentifs à maintenir ce savoir élémentaire enrichissant, sur un plan personnel (les jardiniers sont très fiers de leur production qu'ils n'hésitent pas à montrer, voire à offrir¹⁸), économique (il existe une réelle économie financière par rapport au marché concernant les légumes produits) et social.

Le passage par l'épreuve sensorielle est incontournable : odeur, consistance, couleur, goût sont déployés. Le déchet possède toujours une présence car il engage des sensations. Ainsi l'odeur du fumier est caractéristique, mais n'est pas perçue comme nauséabond. Son toucher est celui de l'humus, tel un fertilisant doux et léger.

Le langage est guidé : « sentir bon », « avoir une belle couleur ». Les propriétés des légumes sont accrochées aux organes sensoriels. Les seuls critères de convention, tel le label bio affiché dans le commerce, sont dans notre cas, insuffisants. Les objets sont qualifiés non pas à partir des normes données par la société, mais à partir de dispositifs mise en œuvre par l'expérience de sa propre culture, de son investissement et des rapports avec des autres.

3 Une culture de la nature comme savoir incorporé

La nature correspond à la biodiversité, un lieu où tout agit et inter communique, existant en dehors des intentions humaines. La nature pour un grand nombre de personnes se manifeste de manière sensuelle et sensitive, elle n'est pas pensée, elle est ressentie, elle n'est ni bonne ni mauvaise, elle s'offre à nos sens. Les préoccupations environnementalistes sont donc difficiles à cerner.

Pourtant nous sommes en présence avec ces jardiniers d'une « culture de la nature ».

Si nous voulons mener une politique de civilisation¹⁹ la priorité va à la vie sensible, vécue, reliée au vivant, nous rappelle Edgar Morin.

¹⁶ James J Gibson., *Approche écologique de la perception visuelle*, Paris, Éditions Dehors, 2014 (1979).

¹⁷ Christian Bessy et Francis Chateauraynaud, *op. cit*, p. 386

¹⁸ Plusieurs jardiniers m'ont offert des légumes issus de leur jardin durant mon enquête.

¹⁹ Edgar Morin, *Pour une politique de civilisation*, Arlea Poche, 2002.

Les jardins potagers, symboles de l'hybridation nature-culture suffisent-ils pour penser une « culture de la nature » ?

Nicole Mathieu propose le terme de « culture de la nature »²⁰ afin de pouvoir s'intéresser à l'observation, à l'analyse et à la modélisation des rapports « ordinaires » à la nature, des individus et des groupes.

Nous pouvons alors envisager comment les acteurs resituent le compost dans une conception du monde et de l'espace. Nous pouvons interroger les liens entre pratiques et représentations, afin de comprendre que la nature est dans la culture, d'où l'idée de « culture de la nature » : les rapports des personnes à la nature s'analysent en relation avec leurs milieux qui comprennent le mode d'habiter mais aussi de participer. Nous voyons dans les jardiniers rencontrés précisément un tel phénomène.

« Quelle culture de la nature engage les gens ordinaires vers des modes d'habiter éco-conscients, voire soutenables », se demande-t-elle ?

« Peut-on identifier des cultures de la nature spatiales, collectives ou sociales » et à quel niveau ?

Les pratiques autour du compost nous apparaissent comme une forme de culture de la nature : penser à partir d'un déchet une source écologique vitalisante.

Cela facilite la disposition des individus à comprendre les problématiques environnementales. La nature n'est pas forcément celle qui est verte, celle qui se révèle derrière un végétal, elle est aussi dans ce que la culture en fait.

Ce peut être un espace de reliance, d'échanges, de travail, de loisirs.

Pour saisir ces cultures, la méthode préconisée relève d'une attention au sensoriel, à l'affectif, à l'émotionnel.

La fosse à purin où nous avons fait notre enquête est un lieu de vie, où la nature existe car le déchet représente le début de la chaîne : du fumier en passant par la terre, pour obtenir une plante puis ses produits. La nature c'est cette relation où ce qui vient du sol retourne au sol.

La fosse est devenue aujourd'hui une source d'échanges permanents car elle se vide en même temps qu'elle se remplit, victime l'on pourrait dire de son succès. Aussi les jardiniers veillent et se passent le message dès que le fumier est déposé. Certains se plaignent de ne pas en avoir suffisamment. Nous pouvons évoquer une forme de solidarité à cet égard car il est devenu nécessaire d'échanger sur le contenu de la fosse et de le partager. Mais le partage ne vaut que pour ceux qui viennent, en tant qu'amateur-pratiquant, chercher le contenu d'un sac, car pour ceux qui viennent en remorque, la quantité prise étant supérieure, elle est suspectée de servir des intérêts professionnels. Nous avons donc une communauté de jardiniers qui s'étend dans le temps, qui a pris l'habitude de fabriquer son compost en puisant dans un matériau de proximité, considéré comme une véritable ressource : un bien précieux mais qui peut être partagé, échangé, relayé.

Ces relations sont constitutives de l'espace, elles confèrent un cadre d'expérience où finalement le compost est à la fois une ressource et un lien, co-organisant les relations vécues. Ici le « lieu fait lien »²¹ selon la formule de Michel Maffesoli avec une dimension expérientielle : pratiquer le compostage et le jardinage, expérience d'être là avec les autres, de partager des sensations et des sentiments, avec le même souci de soi, tel qu'évoqué par Foucault mais étendu à la collectivité.

Le compost vecteur d'affects

²⁰ Nicole Mathieu, « Modes d'habiter », in *Guide des humanités environnementales*, Aurélie Choné, Isabelle Hajek, Philippe Hamman (dir), Villeneuve d'Asq, Septentrion, 2016, p. 567-581

²¹ Michel Maffesoli, *Matrimonium: petit traité d'écophilosophie*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

L'idée de milieu s'inscrit dans une relation interactive, de soi au monde, soulignée par le concept d'expérience. Les personnes co-appartiennent à un même espace qu'elles modulent en fonction de leur imaginaire : des symboles (authenticité, refuge, sécurité, saveur, régénération, bio) qui s'incarnent dans le déchet de telle sorte que nous assistons à une résurgence de la nature.

Le déchet représente un pli de l'économie du travail : lin d'être un rebut inutile²², il se présente comme un mode de production où la valeur n'est pas attribuée à une quantification de travail, permettant de mesurer les choses, mais à une pratique qui a valeur de vérité face au faux, au dénaturé, au transformé, au contaminé. C'est aussi une autre forme de « culture de la nature ».

Nous sommes partis du déchet comme état originel naturel de rejet pour arriver à un registre de pureté et de sincérité face au travail de la terre et à la nature.

²² Jean-Claude Beaune (dir.), *Le Déchet, le rebut, le rien*, Seyssel, Champ Vallon, 1999.